Journalisme et polémique religieuse au XIXe siècle : *L'Univers* et *L'Evénement*.

La polémique qui opposa *L'Evénement*, journal avec lequel Victor Hugo, un de ses co- fondateurs, entretint des liens étroits et mal définis de juillet 1848 à la fin de la seconde République, à Louis Veuillot , rédacteur du journal *L'Univers*, organe du « parti catholique », peut apparaître comme une péripétie sans conséquence. Elle n'a certes rien changé à l'enlisement de la proposition de loi sur la misère - occasion des premières attaques de Veuillot - ni à l'adoption de la loi Falloux, où la campagne contre Victor Hugo atteignit un summum d'intensité, ni aux ambiguïtés de l'expédition de Rome, où le poète- représentant du peuple faillit se faire prendre au filet de manœuvres tortueuses, ni au ralliement de l'Eglise au coup d'Etat du prince-président Louis-Napoléon Bonaparte, qui marqua le triomphe du folliculaire catholique en même temps que son enrôlement parmi les figures grotesques qui peuplent l'univers des *Châtiments*.

Il est possible que ses conséquences littéraires soient plus importantes, et qu'elle ait joué un rôle dans la transformation de la poétique hugolienne que le recueil satirique inaugure : on sait que qu'à partir de *Châtiments*, la parole poétique hugolienne fonde sa légitimité sur des principes nouveaux -au moins dans la radicalité avec laquelle elle revendique pour elle (et pour la littérature) l'efficace propre à une parole adossée à un principe sacré[1].

Le rôle qu'a pu jouer occasionnellement un homme comme Louis Veuillot dans cette transformation de Victor Hugo en lui- même correspond peut-être à ce qu'on pourrait appeler un « sacre du journalisme ». Comment comprendre qu'un personnage aux mérites relativement minces et aux talents évidemment aussi limités, une des plus modestes pièces du gibier que le « Chasseur noir » inscrivit à son tableau de chasse, ait pu jouer un rôle aussi important, si ce n'est en admettant qu'en lui ce n'est pas tel journaliste, mais le journalisme en tant que tel qui se trouve magnifié sur le mode ambigu du grotesque ?

Cette rencontre pourrait donc être emblématique du XIXe siècle et de sa confusion, si elle signifie l'affrontement du principe démocratique et du principe d'autorité ; et de la littérature, renonçant à être un signe de distinction, contre un journalisme qui combat la démocratie à laquelle il doit l'existence.

Autonomie de la presse

A la différence d'âge (onze ans séparent Victor Hugo de Louis Veuillot, mais huit ans le séparent de Montalembert, qui appartient au même univers rhétorique que lui) s'ajoute une différence d'origine sociale qui ici encore brouille les cartes : le plébéien Veuillot, attaquant le représentant du peuple devenu symbole de la démocratie, en vient à encanailler la Muse de l'ancien pair de France. Mais c'est surtout la conception du rôle de la presse qui diffère radicalement chez l'un et chez l'autre.

Victor Hugo n'a jamais jugé problématique le *cursus litterarum* qui imposait, dès le début du XIXe siècle, un stage de journalisme à tout véritable apprenti écrivain[2]. Pour lui, l'autonomie du journaliste n'est pas plus en question que celle de l'écrivain. Ainsi *Littérature et philosophie mêlées* réintègre à l'œuvre littéraire les articles écrits dans les journaux au fil de l'actualité et en tire prétexte pour écrire ce que Michèle Fizaine a défini, d'une manière très heureuse, comme une poétique de l'écriture journalistique[3]. Et *L'Evénement* est adossé d'une part à *La Presse* de Girardin, d'autre part à l'œuvre littéraire de son fondateur, même si l'on peut discerner au fil des mois les étapes d'un affranchissement progressif de ses très jeunes rédacteurs à l'égard de leur inspirateur originel : cela même fait partie d'une pédagogie de la liberté qui exprime le sens que donnait Victor Hugo à une éthique de la paternité[4].

---

[1] Voir Gleize J.- M. et Rosa Guy, « Celui- là, politique du sujet poétique », *Littérature*, n° 24, 1976.
[2] Voir l'important article d'Alain Vaillant « Victor Hugo acteur et témoin de la "littérature- librairie " », *RHLF*, 1986, n°6, p. 1052- 1064.
[3] *Victor Hugo et L'Evénement : journalisme et littérature*, thèse dactylographiée, Université Paul Valéry, 1994, p. 58 à 62.
[4] Voir « Poétique et politique de la paternité chez Victor Hugo » , *Œuvres complètes* Massin, t. XII.

Tout autre est le trajet de Louis Veuillot, tout comme la doctrine qu'il met en œuvre. Paysan, fils d'un tonnelier devenu boutiquier sur le tard, bohême famélique végétant à l'ombre des notabilités du monde littéraire, claqueur d'*Hernani*, il doit à la révolution de 1830 de découvrir les joies que procure le pouvoir discrétionnaire exercé par un journaliste parisien envoyé en province, notamment à l'égard des artistes et des auteurs dramatiques. Mais il n'y a là rien qui distingue profondément Louis Veuillot de la cohorte des jeunes journalistes qui se bousculent dans le vaste chaudron infernal décrit par Balzac dans *Les Illusions perdues*. La gloire de Louis Veuillot prend sa source dans la « conversion » qui fait de lui, en 1838, le prototype du « journaliste catholique », cette invention du XIXe siècle.

Ernest Renan reconnaissait pour principal mérite à Félicité de Lamennais d'avoir créé cette institution spéciale au XIXe siècle, le journalisme catholique[5]. Il satisfaisait ainsi une aversion apprise au séminaire, mais demeurée intacte à travers toutes ses évolutions. Il se pourrait donc que cette formule un peu dédaigneuse traduise une vérité profonde du XIXe siècle : le domaine de la religion ne serait- il pas le lieu où se manifestent avec le plus de symptômes scandaleux ou comiques les changements que le développement de l'écriture journalistique a introduits dans le procès de légitimation de l'écriture et dans l'imaginaire des pratiques d'écriture littéraire ? Ce sont ces changements que l'on peut tenter d'analyser et de décrire en s'attachant à la rencontre, de prime abord contingente et anecdotique, de deux hommes venus d'horizons si différents, comme Victor Hugo et Louis Veuillot, de 1849 à 1851.

Conversions

L'hostilité de Renan envers Lamennais lui vient sans doute de ses maîtres, mais s'enracine aussi, plus intimement, dans ce qui crée entre eux une parenté inavouable. Lamennais est un converti, passé du rationalisme à la foi, et qui a de surcroît abdiqué, par une apostasie retentissante, la gloire et le pouvoir que lui avait procurés et que lui promettait encore l'institution cléricale. Renan, lui, a mené sa carrière en faisant accepter aux yeux d'un public fasciné une apostasie pour une conversion. Mais la remarque pourrait être généralisée à l'ensemble du journalisme religieux au XIXe siècle. Le brillant argumentaire qu'était *Le Génie du christianisme*, mettant fin aux réécritures incessantes de *l'Essai sur les révolutions*, montrait déjà par quelle procédure les laïcs, faisant irruption dans le champ de l'apologétique, allaient s'imposer grâce à la presse comme médiateurs entre l'Eglise et le public. Transfuge de la philosophie, Chateaubriand, passant dans les coulisses de son argumentation rationaliste, devint en 1802 le machiniste d'une apologétique catholique avec assez de fougue et de talent pour qu'on l'accepte comme son champion : trait que l'on retrouve dans les pratiques et les trajets qui caractérisent la presse quelques décennies plus tard.

Mais c'est bien Lamennais qui est l'inventeur du « journalisme catholique ». Catholique intransigeant mais progressiste, il attaque les philosophes en se plaçant sur leur propre terrain, comme le souligne Louis Le Guillou : « la démonstration mennaisienne tendait à prouver que le philosophe était un être anormal, une sorte d'hérétique du genre humain […] Ce n'était plus la religion qui était mise en accusation, mais la philosophie elle-même, coupable de lèse-humanité. »[6] Ce n'est pas sans raison que la stylistique échoue à expliquer l'extraordinaire retentissement des *Paroles d'un croyant*[7]. Le prophétisme anachronique qui transportait dans le champ de la polémique publique les procédés de l'éloquence cléricale[8] réalisait le mode de présence du religieux dans la société que décrivait théoriquement l'*Essai sur l'indifférence*. La double référence à Pascal (pour dire l'urgence de se décider sur la question de la foi) et à Rousseau, trop passionnément réfuté pour ne pas contaminer son adversaire (jusqu'à affirmer la primauté de l'instinct populaire sur la raison des élites) permettait d'allier à « une lecture religieuse de la politique […] une lecture politique de la religion.[9] ». Il n'est donc pas surprenant que la violence prophétique soit un des modes les plus courants de la présence de la religion catholique à l'opinion française au XIXe siècle.

Il va de soi que l'introduction subreptice d'un principe démocratique dans le fonctionnement des institutions liées à l'Eglise catholique ne pouvait être sans conséquence. La presse ne peut pas ne pas devenir la source d'un pouvoir symbolique relativement autonome, dans le domaine religieux comme ailleurs. Et, quelles que soient les options d'un Veuillot, c'est bien cet élément scandaleux (si l'on ne s'en tient pas à des analyses superficielles d'incompatibilités caractérielles) qui rend insupportable l'influence qu'il a su acquérir dans les

---

[5] Voir l'article « M. de Lamennais et ses œuvres posthumes », *Revue des deux mondes*, 15 août 1857, et les jugements plus modérés repris dans *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, ch. 4, « Le séminaire d'Issy », I.

[6] Louis Le Guillou, *L'Evolution de la pensée religieuse de Lamennais*, A. Colin, p. 69.

[7] Voir Yves Le Hir, *Lamennais écrivain*, 1949.

[8] Voir F.- P. Bowman, *Le Discours sur l'éloquence sacrée à l'époque romantique, rhétorique, apologétique, herméneutique (1777- 1851)*, Droz, 1980 .

[9] Yvon Tranvouez, « Lamennais et le catholicisme intransigeant post- révolutionnaire : la logique de *l'Essai sur l'indifférence* », *Actes du colloque Lamennais du 6 et 7 juin 1975*, Université Paris X, juin 1975, p. 20 à 43.

instances du journalisme catholique. Ainsi se faisait sentir, jusque dans cet univers le plus confiné qui soit, le contrecoup de la grande révolution intellectuelle signalée par Victor Hugo :

« Ce sera une des grandeurs de ce grand dix- neuvième siècle d'avoir posé, dans une sorte d'immense débat public et libre, avec toute latitude laissée à la négation comme à l'affirmation, en dehors et au- dessus des religions, la question suprême : Dieu […] pour la première fois, grâce à la Révolution française, cette question est débattue en toute liberté et comme en concile du genre humain. [10]»

Louis Veuillot, quant à lui, sera plus sensible à une autre voix, qui proclamait parallèlement, dans une tout autre perspective, l'imminence d'une refondation religieuse :

« Nous touchons à la plus grande des époques religieuses, où tout homme est tenu d'apporter, s'il en a la force, une pierre pour l'édifice auguste dont les plans son visiblement arrêtés. La médiocrité des talents ne doit arrêter personne […] L'indigent qui ne sème dans son étroit jardin que l'aneth, la menthe et le cumin peut élever avec confiance la première tige vers le ciel. »[11]

Ironie du destin, qui fait servir à l'essor du journalisme une inspiration du grand théoricien de la théocratie. Mais c'étaient là des perspectives grisantes aussi bien pour le journaliste que pour l'homme de lettres. Leur rôle était magnifié, dans la mesure où, toujours soumis aux incertitudes de la *doxa*, ils sont du moins appelés à contribuer à la grande œuvre du siècle : fixer, dans le tumulte des opinions qui s'affrontent, ce qui sera demain le dogme de l'humanité -pour emprunter à Pierre Leroux et aux utopistes en général leur vocabulaire emphatique. Ainsi la presse, mais surtout la presse catholique, démasque-t-elle l'ambiguïté constitutive de la chose littéraire, d'être à la fois un métier et un magistère, de relever à la fois de la technique et du sacré, de nécessiter à la fois un savoir-faire et un ancrage éthique. La fonction auguste attribuée au journalisme, de contribuer à la refondation du lien religieux, s'oppose brutalement à l'image ordinairement donnée du journaliste. Les différents reproches adressés aux écrivains de presse, servilité, versatilité, arrivisme et scepticisme généralisé, se rattachent en effet tous à un reproche fondamental : les journalistes sont avant tout des techniciens de l'argumentation. Bien avant le Balzac des *Illusions perdues*, ils sont inculpés de savoir argumenter *pro et contra*, de soutenir avec la même virtuosité la thèse et l'antithèse, sans se soucier d'apporter une conclusion positive à un débat, une solution à une contradiction. Ces excellents élèves qui ont brillé dans les classes de rhétorique (qu'est-ce d'autre que la tirade de Lousteau, sinon la présentation canularesque, par un virtuose, de la technique de la dissertation, telle qu'elle s'enseigne dans les collèges ?) ont tourné le dos à ce qui restait le principe fondamental de l'enseignement de l'Université, l'ancrage traditionnel de la Rhétorique dans l'Ethique, qui fournit la seule légitimation possible à toute prise de parole[12]. Selon cette doctrine, on ne saurait être bon orateur sans être homme de bien. Sous le patronage de l'éclectisme, l'idée perdure que « l'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la vérité et la vertu. » D'où l'image satanique ou dérisoire donnée au journaliste dès le début du siècle, et le caractère presque oxymorique de l'expression « journaliste catholique».

Une stratégie de légitimation

Cette ambiguïté, plus ou moins clairement ressentie, a engendré de la part des écrivains de presse des réponses diverses, qui pourraient faire l'objet d'une étude typologique. Celle de Louis Veuillot a été sa conversion au catholicisme intransigeant. Cette conversion, accomplie sans dramatisation ostentatoire, hors de toute mise en scène, est d'une importance décisive. L'incroyance de Veuillot jusqu'à son voyage à Rome était surtout une incroyance professionnelle. Ecrire pour des journaux conservateurs ne dispose pas particulièrement aux éclats antireligieux. Le cynisme élégant que lui inculquait son maître et son idole, le dandy Romieu, excluait toute provocation inutile. Sa violence était aussi une violence professionnelle : les polémiques, si possible terminées par un duel, faisait partie du *cursus* ordinaire d'un journaliste qui voulait se faire remarquer. Mais cette violence n'était au service d'aucune cause : la mobilité de l'emploi rendait nécessaire à un journaliste de se rendre disponible pour toute rédaction qui ferait appel à ses services. Quant aux orientations littéraires, obstinément tournées vers un conservatisme anti-romantique décidé, elle ne suffisaient pas à assurer l'ambitieux Veuillot contre les fluctuations propres à cette époque où l'avènement de la bourgeoisie libérale privait les esprits de leurs repères. Au moment où la création de la presse à 30 F avait redistribué les places, et pour longtemps, le choix du catholicisme intransigeant, absurde aux yeux des ambitieux vulgaires, fut interprété comme une suprême habileté par les plus perspicaces et les plus « positifs » de ses confrères, qui estimaient que

---

[10] Massin X, p. 139. *Dieu*, éd. procurée par R. Journet et G. Robert, Nizet, 1961, t. III, p. 34.

[11] C'est l'épigraphe, empruntée aux *Soirées de Saint- Pétersbourg*, que Louis Veuillot a mise en tête de son premier ouvrage publié en 1839, *Pèlerinages en Suisse*. Voir Eugène Veuillot, *Louis Veuillot (1813- 1845)*, p. 161.

[12] Voir Mireille Dereu, « Ethique et rhétorique. Etat de la question au XIXe siècle d'après la *Nouvelle rhétorique* de Joseph- Victor Leclerc », *Ethique et écriture*, textes réunis et publiés par Jeanne- Marie Baude, Université de Metz, 1994, p. 39 à 56.

« Louis serait un des plus forts du parti où ce coup de tête le faisait entrer, et qu'il devrait par conséquent obtenir une position très avantageuse. Il le voyait déjà, non sans envie, se mariant richement. [13]».

Dans l'immédiat il s'agissait surtout de pouvoir journalistique. Amarré à un « parti » non politique, mais religieux, Veuillot y gagnait une légitimation toute faite de ses paroles, au risque, il est vrai, de perdre son autonomie. A ce dernier aspect de la question, le choix de l'idéologie maistrienne apportait une solution brillante et procurait un double avantage. D'abord, à défaut de conquérir ou d'attacher un lectorat suffisant pour assurer la gloire du journaliste ou la prospérité économique du journal[14], elle garantissait une efficacité polémique irrésistible, et fournissait maint prétexte de se signaler à l'attention. Et Veuillot n'y manqua pas, en agrémentant l'ouvrage qui lui sert de profession de foi d'attaques violentes contre le siècle, comme ces lignes, qui devaient ressurgir en août 1851, à l'occasion d'une polémique entre *L'Univers*, *La Presse* et *L'Evénement* : « Quelque chose me semble à regretter, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Huss plus tôt et que Luther n'ait pas été brûlé comme lui .[15]» En 1838 comme en 1851, cet ancrage idéologique est surtout symbolique, c'est à dire « littéraire ». De tels paradoxes se trouvaient aussi sous la plume de Balzac, par exemple, sous des formes moins provocantes. Mais la provocation fait partie du métier de journaliste, et celle- ci assura la notoriété de l'auteur. Ici apparaît le second avantage tiré de cette position : elle assurait l'autonomie du journaliste par rapport aux personnes chargées de le contrôler, placées par le jeune néophyte, dans sa fougue de converti, dans une position défensive, toujours accusés de pactiser avec l'esprit du siècle, et encourant l'inculpation de passer des compromis avec l'incrédulité régnante. Sacré catholique parmi les journaliste, il se prévaut de son titre de journaliste auprès de la hiérarchie pour s'exonérer du devoir d'obéissance. Ainsi M[gr] Sibour croyait- il retrouver en lui la violence de Lamennais[16]. Et Montalembert osera même, dans un texte privé, lui reprocher d'introduire dans l'Eglise l'esprit de la démocratie[17]. Tel est le paradoxe de Veuillot : militer pour une idéologie qui, appliquée, supprimerait ce qui est le lieu de son existence sociale et l'instrument de son pouvoir symbolique : la presse libre. En littérature, cette manœuvre paradoxale qui permet d'asseoir l'autorité d'une parole sur une « utopie de droite »[18] n'est pas rare. Mais l'autonomie d'une œuvre littéraire n'est pas exactement soumise aux mêmes conditions que celle d'une parole journalistique. Et c'est à bon droit que Baudelaire, en maistrien de stricte obédience, fera à Veuillot le même reproche, avec d'autres considérants : «Veuillot est si grossier et si ennemi des arts qu'on dirait que toute la démocratie du monde s'est réfugiée dans son sein[19]. » Maistre, il est vrai, n'était pas grossier, mais on préfère ne pas essayer d'imaginer ce qu'il aurait pensé des *Fleurs du mal.*

Haine de la littérature

Cette haine de la littérature est un des grands lieux communs de la droite sous la seconde république. Mais Veuillot lui donne un accent particulier : dès ses débuts à *L'Univers*, dans des *Propos divers* qui s'inspiraient , dans la forme comme dans le fond, des *Entretiens de Saint- Pétersbourg*, il s'était signalé par

---

[13] Eugène Veuillot, ouv. cit., p. 136.

[14] De tous les mystères célébrés ou protégés par Louis Veuillot, celui de la rentabilité économique de *L'Univers* a toujours paru aux contemporains le plus impénétrable ; d'où les rumeurs sulfureuses sur ses sources occultes de financement, reprises en particulier par Balzac dans sa polémique avec Veuillot en 1840, lors de son entreprise de *La Revue parisienne*. Eugène Veuillot, dans sa biographie apologétique, fait de son mieux pour y répondre (*Op. cit*., t. I, p. 183- 184, à propos de l'accusation d'être vendu « au Château », c'est à dire à Louis-Philippe, par l'intercession de la reine Amélie et de la princesse Adélaïde.)

[15] Texte publié dans *Pèlerinages de Suisse*, 1839. Cité par Eugène Veuillot, ouv. cit., p. 166.

[16] Eugène Veuillot, *Louis Veuillot*, t. II, p. 450.

[17] *Ibid*., p. 376. Montalembert écrit à son ami Gustave de La Force, le 24 novembre 1849, à propos de la violente campagne de *L'Univers* contre les négociations menées dans la commission parlementaire chargée de préparer la loi sur la liberté de l'enseignement, - ce qui devait aboutir à la « loi Falloux » : « Je cherche un nom pour qualifier l'indigne acharnement de *L'Univers* et de sa bande contre tout ce que nous avons fait depuis neuf mois pour arriver enfin à une paix honnête et acceptable. Jamais l'esprit de parti ne m'était apparu sous un aspect plus odieux. Notez bien qu'au fond de tout cela, c'est toujours la jalousie et l'insubordination, c'est à dire la démocratie qui inspire toutes ces violences. »

[18] Pour reprendre l'expression de K. Mannheim, *Idéologies et utopies*. Il faut souligner que Balzac, d'une façon très nette, et Baudelaire également, entrent en conflit avec Veuillot lorsqu'ils tentent la même opération de légitimation paradoxale (avec l'assurance, mythique, d'une totale impunité) d'un discours subversif par une idéologie d'extrême droite. Mais pour eux il s'agit de leurrer une censure, alors que Veuillot pose sa candidature à l'exercice d'une censure.

[19] *Mon cœur mis à nu*, XXIX, Pléiade, *Œuvres complètes*, p. 1289.

une violente attaque dirigée contre les *Lettres sur la littérature, le théâtre et les arts* que Balzac, renouant avec le journalisme et la critique, publiait dans la *Revue parisienne*. Sa rencontre avec Victor Hugo représentant du peuple et écrivain ne faisait donc que cristalliser une haine invétérée contre la prétention de la littérature romantique à dire le vrai au nom de sa seule « foi littéraire » [20]. Comme Veuillot avait stigmatisé Balzac pour le rôle qu'il avait voulu jouer dans l'affaire Peytel, Victor Hugo devient la cible du polémiste dès que, rompant la solidarité qui le liait au « parti » des Burgraves, il s'attache à définir les devoirs de la société envers les misérables. Mais c'est surtout, pour des raisons fondamentales, après le congrès de la paix[21] que la polémique entre *L'Evénement* et *L'Univers* se déchaîne. Car *L'Evénement* s'avise alors d'aller chercher quelques échantillons de la violence obscurantiste de Veuillot dans l'ouvrage qu'il avait fait paraître en 1848, *Les Libres penseurs.*

« Nous avons à féliciter M. l'abbé Deguerry et M. Victor Hugo : *L' Univers* les a insultés.

Or savez- vous ce que c'est que *L'Univers* ? Les gens naïfs croient que c'est le bénitier de l'Eglise, erreur, c'est le crachoir de M. Veuillot.

Maintenant nous allons vous dire ce que c'est que M. Veuillot. Vous allez voir si nous avons eu raison de féliciter MM. Deguerry et Victor Hugo d'avoir reçu de M. Veuillot leur tribut d'injures.

Selon M. Veuillot, « le poète est un moineau lascif ; c'est le fond de sa nature. Il n'arrive pas à la virilité intellectuelle ; il est vain, capricieux, poltron, câlin, flatteur, comme l'enfant et comme la femme. Changeant sans cesse de jouet, d'amour, de parure, il lui faut des rubans, des verroteries, des louanges et surtout un maître : Louis XIV ou Samuel Bernard, ou le parterre, peu importe, pourvu qu'on le flatte et qu'on l'empiffre. Il se baisse sur sa pâtée, sort repu, lève la tête, et se croit le premier homme du monde. »

Cet homme, M. Veuillot a soin de nous le dire, ce n'est pas Cottin, c'est Molière.[22] »

Est- ce vraiment Molière ? En s'arrêtant à cette interprétation, les journalistes de *L'Evénement* évitent d'envenimer trop la polémique, en la plaçant, pour l'instant, sur le plan strictement littéraire. Mais si l'imaginaire littéraire de Veuillot le ramène toujours au XVIIe siècle, ses cibles sont bien en réalité les têtes de la littérature moderne. Ainsi relèvent-ils que Rousseau est, selon le pamphlétaire, « un coquin plein d'enflure », que Byron, Satan de son vivant, n'est plus, une fois mort, qu'une vermine[23]. Ils ont beau jeu de montrer que pour Veuillot la littérature est d'essence perverse ; il lui reproche de brouiller les catégories les mieux établies, comme le masculin et le féminin -Mme de Staël est à classer parmi « les hommes impudents » - ou comme le vrai et le faux : il n'y a pas de bon roman, décrète Veuillot, qui en a écrit plusieurs, pas plus méprisables que d'autres. Hugo est et n'est pas Olympio, un père de famille signe des vers célébrant la passion amoureuse, Lamartine, lyrique exhibitionniste, devient président du Gouvernement provisoire. La littérature, dans sa prétention à l'immortalité, est pure immoralité : « M. Hugo a pris à tâche, dans son théâtre, de réhabiliter les filles perdues, et l'une de ses créations les plus pures est une reine qui, pour relever sa couronne, devient amoureuse d'un laquais. »

Car c'est bien entendu contre Victor Hugo que Veuillot s'acharne principalement, révélant la part de fascination que comporte sa haine : «Il y a des hommes qui font du bruit, qui jouent un rôle, qui paraissent avoir, qui ont une force ; et cette force échappe à l'analyse. En quoi consiste leur force ? Elle est tout entière dans l'étrange faiblesse de leur esprit. » Etrange diagnostic, qui a au moins le mérite de faire apercevoir, dans une brève intermittence de la verve pamphlétaire, l'ombre d'une perplexité, et comme l'hésitation d'un jugement qui cherche à se déterminer. Mais c'est pour renvoyer au néant la poétique lyrique de Victor Hugo : « Par une aptitude qui est directement l'opposé de la valeur personnelle, ils sont devenus de vastes récipients de toutes les pensées du vulgaire, des espèces d'éponges qu'on ne peut presser sans qu'il en coule aussitôt quelque banalité où la multitude reconnaît son bien. »

Il s'ensuit que l'existence même de la littérature est pour lui un scandale politique. Veuillot donne, à sa manière, une confirmation parfaite à la thèse contestée d'Isaiah Berlin, qui voit dans l'œuvre de Joseph de Maistre la matrice des pensées totalitaires du XXe siècle[24] :

---

[20] Expression employée par Balzac à propos d'Eugène Süe - et contre lui - le 15 juillet 1840.

[21] Congrès qui a réuni à Paris des représentants de nombreux pays, venus en particulier des pays européens en lutte contre l'absolutisme autrichien, du 21 au 24 août 1849. Victor Hugo, élu président, y prononça pour la première fois, dans son discours d'ouverture, les mots « Etats- Unis d'Europe », qui firent scandale dans les milieux conservateurs. Le 24 août, jour anniversaire de la saint- Barthélemy, l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, et le Pasteur Coquerel s'embrassèrent devant le président, sous les acclamations.

[22] *L'Evénement*, 28 août 1849.

[23] « Il a un grand parti de gredins, de niais, de filles publiques … ; mais, une fois mort , il n'est plus qu'un insecte innommé dans la tourbe de cette hideuse vermine qui le ronge impitoyablement. Un monstre hideux et cynique : BOUC, SINGE, SERPENT et POURCEAU.» Il faut bien songer que la Bouche d'ombre ne dira pas autre chose au triste héros du VI e livre des *Contemplations*.

[24] « Joseph de Maistre et les origines du totalitarisme », dans *Le Bois tordu de l'humanité, Romantisme, nationalisme et totalitarisme*, Albin Michel, 1992, p. 100 à 174.

« Dans une société sage, il y aurait, sinon une loi, du moins une coutume, qui interdirait toute fonction civique à tout homme convaincu d'avoir fait des vers passé l'âge de trente ans. Le poète ne pourrait être relevé de cette incapacité qu'après l'examen d'un jury de prêtres, d'auteurs, de magistrats et de médecins, qui décideraient si la qualité morale de ses strophes et l'état de ses facultés mentales peut le faire absoudre du cas de métromanie.

Il viendra un despote jovial et qui saura châtier spirituellement les poètes. M. Hugo ne pourra plus imprimer ni vers ni prose, ni faire jouer aucun drame, ni prononcer aucun discours, sauf en séance secrète de l'Académie ; aucun journal ne le nommera plus jamais ; et lorsque enfin il paiera tribut à l'humaine nature, depuis si longtemps il n'aura plus été question de lui, que quand *Le Moniteur*, feuille officielle et unique, annoncera que les Lettres ont fait cette perte, on se demandera dans les conversations : qu'est-ce que c'était donc que M. Hugo ? [25]»

La charge serait drôle, si Veuillot faisait quelquefois preuve d'humour, et s'il n'y avait la pointe finale, absurde, ne respirant que la haine la plus pure. Devant ces attaques, les journalistes de *L'Evénement*, qui pratiquent un journalisme « littéraire » et adoptent volontiers un style solennel et un peu compassé, paraissent quelque peu désemparés. Leur réponse la plus efficace, le 28 juillet 1849 , est de montrer que précisément cette suite de provocations par lesquelles Veuillot cherche les applaudissements de son public se retourne contre lui-même, puisqu'il a l'imprudence, ou l'impudence de diriger ses attaques contre « le journaliste » :

« Le gredin en veut à la beauté, au rang, à l'esprit, au courage, à la vertu, au talent, à la renommée, à la force, *à l'honneur, à tout ce qu'il n'a pas et n'aura jamais*. Il en veut surtout à ceux qu'il loue, car lui, qui le louera jamais ? Or, sa plume le soulage. S'il avait un poignard, il cesserait d'écrire, ou ce serait pour flétrir la mémoire de ceux qu'il viendrait d'assassiner. [26]»

En se contentant de citer Veuillot, lui retournant les traits qu'il a lancés, les rédacteurs de *L'Evénement* pratiquent une réfutation par rétorsion qui n'a de véritable efficacité qu'auprès d'un lecteur « pensif », qui garde à long terme la mémoire de ce qu'il a lu : il n'est pas sûr que le lecteur de journal, tel que le cherche et le construit Veuillot, soit capable d'un tel effort. Mais n'était-ce pas sur ce double rythme de la mémoire culturelle que se jouait alors la carrière politique de Victor Hugo, toujours assailli dans la presse et à la tribune au nom d'écrits littéraires datant de plus de vingt-cinq ans, et dont les circonstances étaient complètement tombées dans l'oubli ?

Polémique et spectacle

Pis encore, Veuillot pratique une rhétorique moins argumentative que descriptive. Il élargit à la politique la technique de caricature écrite qui appartenait jusqu'alors aux petits journaux - et aux petits sujets[27]. Le compte rendu des séances parlementaires, raison d'être première de la presse sous toute république, et la seconde en particulier, est particulièrement rénové, ou détourné, par ses soins. Il devient l'équivalent de ce qui serait de notre temps le compte rendu d'un événement sportif[28]. Le compte rendu des séances consacrées au vote de la loi Falloux (objet d'un investissement passionnel particulièrement fort de la part de Veuillot) est ainsi focalisé sur l'affrontement de deux champions, que le commentateur présente, dont il évalue les chances avant de décrire les coups les plus heureusement portés :

« Entre M. Hugo et M. de Montalembert, il y a des comparaisons à établir qui sautent aux yeux. Comment M. Hugo ne voit-il pas cela, lui qui a le don des antithèses ? M. de Montalembert n'a servi aucune cause et n'en a flatté aucune ; M. Hugo n'a servi aucune cause et les a toutes adulées. M. de Montalembert a passé sa vie dans les études les plus sérieuses ; M. Hugo n'a jamais fait que racler sa guitare. […] M. de Montalembert a écrit avec amour et avec respect, il a présenté à l'admiration et à l'imitation des heureux de ce monde, la vie d'une sainte princesse qui aima et servit les pauvres[29] ; M. Hugo a pris à tâche, dans son théâtre, de réhabiliter les filles perdues, et l'une de ses créations les plus pures est une reine qui, pour relever sa couronne, devient amoureuse d'un laquais. […] M. de Montalembert porte à la tribune des idées et une âme ; M. Hugo n'y

---

[25] *L'Univers*, 14 juillet 1850.

[26] Les soulignements sont faits par les journalistes qui donnent la citation.

[27] Sur ce point, voir le développement de Jean Gaudon dans *Le Temps de la contemplation*, Flammarion 1969, p. 162 et suiv. , qui esquisse une histoire de la polémique politique où Veuillot n'est pas mentionné.

[28] *L'Homme qui rit*, à côté d'une évocation mythique de l'éloquence parlementaire, contient aussi l'évocation du monde de la boxe (Deuxième partie, livre1, ch. 4 à 12, Massin , t. XIV, p. 158 et suiv.).

[29] Allusion à la *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*, publiée par Montalembert en 1830.

porte que des breloques et des poumons. Quand M. de Montalembert parle, c'est un acte ; quand M. Hugo mugit, c'est une parade. M. de Montalembert joue sa vie ; M. Hugo fait la roue ; et pour tout dire, M. de Montalembert brave les menaces et les fureurs du parti dont M. Hugo ne craint pas d'affronter les applaudissements.[30] »

Pour l'évocation de l'exploit, une rhétorique biblique imprègne tout naturellement la prose du journaliste : « Ce discours (le discours de Montalembert sur la loi Falloux) est un des chefs d'œuvre de la parole humaine, une des impérissables gloire de la tribune française [...] Sa voix, étouffée un moment dans un tourbillon d'injures, éclatait toute chargée d'un nouveau tonnerre.[31] »

Cette rhétorique du spectacle s'impose également, selon la loi de toute polémique, aux rédacteurs de *L'Evénement*. Mais Veuillot a un gros avantage sur eux, qui est son parfait détachement à l'égard des deux adversaires : il hait Montalembert d'une haine moins intense, mais plus intime qu'il ne déteste Victor Hugo, dont il a éprouvé le rayonnement, sans avoir jamais eu à subir son autorité directe. Comparons par exemple les techniques pour décrire (ou plutôt pour accomplir dans l'imaginaire) l'achèvement du vaincu. Veuillot recourt à une mise en scène mythologique interprétée en parodie grotesque :

« Aujourd'hui c'est le pauvre M. Hugo qui brille une minute pour disparaître dans le rayonnement incomparable du succès de M. de Montalembert. On demande de quel Hugo nous voulons parler ; toujours du même ; mais maintenant il est montagnard. Il a quitté la plaine ; il a gravi la montagne. Hélas ! Pégase est arrivé fourbu et le poète a dégringolé des hauteurs. Il s'était bien appliqué, il avait bien ajusté ses antithèses ; tout était reluisant, chevillé, graissé d'adjectifs et jouait à merveille. Le voilà en scène avec une mémoire sûre et les poumons pleins de vent [...].

Mais avant de quitter la salle, s'il a jeté un regard sur la tribune ébranlée par ses coups de poings, il y a vu la figure émue et grave de M. de Montalembert. Olympio ! Olympio ! Je vous le dis, dépêchez-vous, saisissez vite ces mains qui cherchent les vôtres, [...] Tout ce grand succès, votre premier succès de tribune, ce ne sera tout à l'heure qu'un échec de plus. [32]»

Faire plus fort ? Ce n'est pas vraiment difficile, et dans l'excès provocateur, les rédacteurs de *L'Evénement* n'y vont pas de main morte :

« Après M. Victor Hugo, la loi était morte : après M. de Montalembert, elle est enterrée. Elle a été ensevelie comme il sied ; - sans pompe, mais l'accent traînant de M. de Montalembert a dignement psalmodié le chant funèbre, et la gauche a eu le bon goût de conserver jusqu'au bout l'attitude dolente et compatissante qui convient à ces tristes cérémonies.

Finissons par une triste nouvelle : au moment où M. de Montalembert descendait la loi dans la fosse, le pied lui a glissé, et il est tombé dans le trou. Quand on l'a relevé, il était mort.[33] »

La rhétorique plie le réel à ses propres lois : peu importe de falsifier sans vergogne la réalité objective des faits ; mais il vaut mieux éviter que la passion toute pure s'exprime, surtout le désir de mort. Ici le trait manque sa cible.

Réversibilités

Il y a un mimétisme de la haine comme il y a un mimétisme de l'amour : l'époque de la jeunesse de Hugo connaissait bien ces situations frénétiques où les héros affrontés d'un duel roulent ensemble au tombeau. En l'occurrence, cette gémellité dans la haine a des aspects et des causes plus originaux et plus profonds. Car, si Veuillot introduit un « principe démocratique » dans l'Eglise, il ne manque pas de caricaturer Hugo comme celui qui prend le plus au sérieux l'introduction du sacré dans la démocratie. En dehors de la caricature et de ses procédés un peu convenus, il y a là quelque chose qui touche juste, et marque l'exaspération de Veuillot lorsque l'éloquence propre à Hugo s'appuie sur la reconnaissance, en politique, d'un aspect sacré. Dans les débats de l'Assemblée Veuillot ne voit qu'une liturgie démocratique qui, plus encore que ses célébrants, inspire sa dérision et ses sarcasmes. Pour Victor Hugo au contraire, la formation de la loi dans les orages de la discussion publique est le modèle même du sublime[34]. Il serait erroné de faire un montage des notations acérées recueillies dans *Choses vues* pour en conclure au mépris de Victor Hugo à l'égard des petitesses de l'Assemblée nationale, ce qui

---

[30] *L'Univers*, 23 mai 1850.
[31] *Ibid*., 18 octobre 1849.
[32] *Ibid*.
[33] *L'Evénement*, 18 janvier 1850. Il s'agit de la discussion de la loi Falloux.
[34] Voir Dominique Leborgne, *La Poétique du sublime de la fin des Lumières au Romantisme (Diderot, Schiller, Wordsworth, Shelley, Hugo, Michelet*, Champion, 1997.

le rapprocherait en effet de l'attitude antidémocratique d'un Veuillot[35]. Le reportage pensif que Victor Hugo invente depuis des années, et qui lui fait noter les travers, les perles, les mimiques avec une précision cruelle qui n'exclut pas toujours la sympathie[36], n'a rien qui ressemble à un pamphlet ni à un réquisitoire contre la démocratie, telle que la bourgeoisie enfin redressée l'aurait rendue possible ; il s'agit bien plutôt de noter l'écart qui sépare, pour un homme ou une institution, ce qu'ils sont de ce qu'ils représentent, ce qu'ils paraissent de ce qu'ils signifient. Victor Hugo n'oublie jamais qu'en mettant hors la loi la peine de mort en matière politique, dès les premières séances de l'Assemblée, la révolution de février avait accompli, fût-ce de façon précaire, un pas décisif pour reléguer définitivement 93 dans le passé[37].

Aussi Veuillot voit-il très distinctement le point où il lui importe d'attaquer, parce que sa vision maistrienne d'une révolution assimilée à la Terreur s'en trouverait démentie. C'est le rituel du débat démocratique d'Assemblée qu'il stigmatise, comme une insupportable usurpation qui l'autorise à faire lui- même un emploi presque sacrilège des ornements liturgiques :

« Il avait sur la tête une couronne à sept rayons, dont trois se nommaient Vacquerie et trois Esquiros et le plus beau Girardin. Autour de lui, le personnel politique, les citoyens Bouzat, Ronjat, Duprat et Sauteyra, balançaient les cassolettes où brûlaient les parfums triés par *L'Evénement*. Derrière lui se tenait le citoyen Emmanuel Arago, superbe, en habit asiatique, armé d'un chasse- mouches d'or. [38]»

C'est bien sur ce terrain du sacré que, dès le discours sur la misère, Veuillot se déchaîne. Dès le 8 juillet Veuillot ouvre les hostilités contre l'orateur qui a osé l'expression : « l'aumône qui dégrade[39] » tout en se réclamant des « réalités de l'Evangile » , autrement dit du « grand code chrétien de la prévoyance et de l'assistance publique». Le 12 juillet *L'Evénement* réplique, en envoyant Montalembert visiter les Truands de la cour des Miracles, avec lesquels il lui découvre une affinité longtemps restée secrète[40] ; et le 14 il dénonce la « monstrueuse phrase » où Veuillot, conformément à ses préjugés sur les littérateurs, et spécialement sur les romanciers, évoquait « ce personnage, vrai ou faux » dont Victor Hugo avait affirmé à la tribune qu'il était mort de faim.

Une étape de plus est franchie quand Victor Hugo, dans son discours d'inauguration du congrès de la paix, célèbre la rencontre de la démocratie et du sacré en invitant les congressistes à « tourner le dernier et le plus auguste feuillet de l'Evangile[41] ». Plus encore que les mots, la mise en scène qui réunissait autour de Victor Hugo l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine et le pasteur Coquerel indigne Veuillot qui n'omet pas de signaler *Notre- Dame de Paris* au nombre des ignominies commises par son ennemi :

« C'était un doux et ravissant spectacle pour tous les amis de la tolérance, que ces mains du prêtre catholique et du pasteur hérétique se pressant fraternellement sur la poitrine du blasphémateur de l'aumône, de l'auteur de *Notre- Dame de Paris*, du *Roi s'amuse* et de tant d'autres écrits immondes »[42].

C'est l'occasion de la première réponse longue, soucieuse d'aller au fond des choses, que *L'Evénement* adresse au polémiste du parti catholique :

« M . Veuillot insulte encore M. le curé de la Madeleine parce qu'il a prononcé cette phrase : « l'Evangile n'est que la raison humaine restaurée ou étendue. » Nous aimons à croire, dit M. Veuillot, que M. le curé daigne reconnaître à l'Evangile quelque chose de surnaturel et de divin. La raison humaine n'est donc pas divine ? Et dire que la raison humaine est restaurée par l'Evangile, n'est-ce pas dire que l'Evangile c'est l'œuvre de Dieu restaurée ? C'est donc *L'Univers*, et non M. l'abbé Deguerry, qui méconnaît l'œuvre de Dieu en refusant ce nom à la raison humaine. Et, d'ailleurs, est-il besoin de preuves ? L'opinion éclairée ne sait-elle pas maintenant que *L'Univers* est un journal anti-religieux, dévot peut-être, mais non pieux, et qui, en essayant de

---

[35] C'est une nuance que ne perçoit peut- être pas suffisamment Delphine Gleizes dans son article « Victor Hugo en 1848 : la légitimité du discours », *1848, une révolution du discours*, coll. « Lieux littéraires », Saint- Etienne, 2001, p. 147- 165.
[36] Voir la notice de Guy Rosa à son édition de *Choses vues*, *Œuvres complètes*, Laffont t. « *Histoire* », p. 1429.
[37] Voir *Œuvres complètes* , éd. Laffont, t. « *Histoire* », P. 1432 ; c'est aussi le thème de la dernière section de « Nox », la pièce liminaire de *Châtiments*.
[38] Souvenir approximatif de *Bug Jargal* : « Habibrah n'avait d'autre soin que de porter derrière le maître un large éventail de plumes d'oiseaux du paradis, pour chasser les moustiques et les bigailles. » (*Œuvres complètes*, Laffont, R. I, p. 287.) Autre indice de la profonde imprégnation de Veuillot par la littérature Hugo.
[39] Voir *Œuvres complètes*, éd. Laffont, tome *Politique* , p. 202.
[40] Pour avoir dit que l'aumône honore aussi « celui qui la reçoit ».
[41] Voir *Œuvres complètes*, éd. Laffont, tome *Politique* , p. 299.
[42] *L'Univers*, 25 août 1849 ; entrefilet non signé, mais attribuable à Veuillot sans aucun doute.

flétrir ce que Dieu a fait de grand, blasphème Dieu dans sa grandeur ? le voici aujourd'hui qui repousse de l'Eglise deux vénérables prêtres. Hélas ! les ennemis du catholicisme n'auraient pas de meilleur moyen de nuire à notre religion que de répandre *L'Univers* à des millions d'exemplaires.[43] »

L'appel à « l'opinion éclairée » n'allait pas tarder à se révéler comme un leurre, dans les conditions qui allaient rendre impossible l'alliance des démocrates et des chrétiens modérés, et cette intervention du journal dans le domaine de la théologie à l'appui des thèses les plus strictement orthodoxes de l'Eglise de France devait être sans lendemain. (Mgr Sibour, allié provisoire de *La Presse* et de *l'Evénement* contre Veuillot, devait faire plus tard les frais de cette désillusion). Du reste Veuillot n'allait pas tarder à être lui-même victime de la dégradation générale du débat politique dans les mois qui précèdent le coup d'Etat. Sa campagne mystico-publicitaire à propos du tableau miraculeux de la Madone de Rimini, ses « tartines » furieuses en faveur de l'Inquisition, allaient l'exposer à toute la puissance de feu de la presse de gauche.

Michelet, Alexandre Dumas entrent dans la mêlée ; Joseph Méry surtout, ami de longue date, improvisateur doué d'une facilité redoutable, monte en première ligne, en décochant une salve d'articles ridiculisant Veuillot. Le ton monte jusqu'au duel, proposé par Méry à Veuillot, qui le refuse par piété, et perd la face dans le monde journalistique. La preuve était faite qu'il n'était pas facile, au XIXe siècle, d'être journaliste et catholique.

Journalisme et poésie

La puissance simplificatrice du trop médiatique rédacteur de *L'Univers* n'a peut-être pas été sans conséquence sur la vision très noire que Victor Hugo s'est formée du second empire, et de la collusion entre l'Eglise et le régime issu du coup d'Etat. Plus important encore est le rôle qu'elle a pu jouer dans la formation du langage poétique des *Châtiments*. Toute la péroraison de l'article de *L'Evénement* daté du 28 juillet 1849 peut être cité comme le noyau en prose du poème significativement intitulé « A des journalistes de robe courte[44] » ; le passage d'un texte polémique de journal à un texte poétique semble se faire sans heurt et sans rupture. Victor Hugo reprend, avec un accent de vulgarité plébéienne[45], le ton même qui était celui de Veuillot, et dont les journalistes de *L'Evénement* ne parvenaient qu'à grand peine à soutenir l'intensité. La voix de Veuillot est intégrée à une diction poétique retournée contre lui – innommé, devenu un personnage de la dramaturgie sordidement satanique du coup d'Etat. Tout autant que la nature même de Louis Bonaparte, elle contribue à ce déséquilibre qui impose une refonte de la poétique du Hugo de l'exil, contraint d'intégrer une rhétorique journalistique à une énonciation poétique. « Le nœud de la crise esthétique est dans cette difficulté quasi aporétique à faire correspondre une forme et un sens, une esthétique et une idéologie. [46]»

Une rhétorique populacière, quasi ordurière, au service d'une idéologie totalitaire sous couvert de fidélité à l'Evangile : telle était la monstruosité rhétorique qui signalait et signifiait un désordre politique. Ce désordre est mis en évidence par le coup d'Etat, qui le fait triompher, mais il ne date pas de lui. Ainsi Victor Hugo peut-il sans se renier réemployer contre Louis-Napoléon Bonaparte des vers inédits initialement dirigés contre Marrast et *Le National*. Et la polémique contre Veuillot est une préparation à celle qui visera Napoléon et le coup d'Etat. La poésie des *Châtiments* intègre cette voix à une diction poétique, où le terme de « peuple » joue un rôle essentiel, non celui d'un concept servant à l'intelligibilité de l'histoire, mais désignant une réalité vivante, affectivement sentie dans sa présence comme dans son absence, principe dynamique œuvrant à la structuration d'une voix poétique. La négativité de la rhétorique journalistique, sa violence, sont intégrées à une forme poétique éclatée, où elle reçoit sa place, entre le registre de la haute prophétie et celui de l'argot.

Elle sert d'abord, et c'est justice, à récompenser Veuillot et ses comparses en les faisant figurer dans les effectifs de la troupe chargée d'animer les tréteaux de *Châtiments*. Anonyme mais reconnaissable (son origine humble, son habitude du tripot, son refus doucereux du duel qui fait de lui un Tartuffe crapuleux, son goût pour les « croûtes qui larmoient », etc.) il accède au symbole, représentant la populace qui échoue à devenir peuple.

Mais la figure de Veuillot n'est que la moindre de ses contributions à la poésie satirique de *Châtiments*. Plus gravement, prise dans le climat général du recueil, où dominent la prostitution, la corruption, le meurtre, l'orgie cannibale et ses conséquences fangeuses, la rhétorique dénaturée de Veuillot, qui exploite pour assouvir ses haines de journaliste les ressources de l'éloquence sacrée, est sourdement présente à la répétition, dans *Châtiments*, de ce miracle à l'envers qui est le comble de l'horrible, cette eucharistie inversée du vin qui devient (ou redevient) du sang, ou se mêle au sang : le symbole de la divinité latente de l'homme mêlé à celui de la violence bestiale. Dans une débâcle générale du symbolique, succédant au saccage d'une symbolique

---

[43] *L'Evénement*, 28 août 1849.
[44] *Châtiments*, IV, 4.
[45] Cf. P. Albouy, Pléiade, p. 1032.
[46] J.- P. Vidal, « Victor Hugo et la question du pouvoir : vers une nouvelle donne esthétique », *Lieux Littéraires* n° 2, décembre 2002, p. 213- 226.

républicaine qui venait à peine de s'ébaucher, tous les symboles sacrés se dénaturent, redeviennent ce qu'ils sont littéralement, retournent au règne des objets les plus abhorrés (le gibet que devient Montalembert) ou les plus abjects, l'argent , qui côtoie de si près la fange. La dégradation du nom propre en détritus, dirigée contre Dupin (nommé) est reprise de Veuillot [47] , qui l'avait inventée contre Victor Hugo :

Et que l'histoire un jour ne s'en rende plus compte,
Et dise en le voyant dans la fange étendu :
- On ne sait ce que c'est ; c'est quelque vieille honte
Dont le nom s'est perdu ! - [48]

Enfin l'évocation du jeune martyr en Indochine[49] sert de prétexte à l'introduction, dans le contexte d'un insoutenable déchaînement sadique, du grand cri : « Ils vendent Jésus- Christ ! ils vendent Jésus- Christ ». D'une certaine façon une boucle ici se ferme, puisque c'était le grief qu'élevait Veuillot, dans son aveuglement haineux, à Montalembert, Falloux et Mgr Sibour.

Réversibilités

L'expérience de la polémique avec un journaliste catholique joue donc un rôle non négligeable dans le système de retournements qui marquera désormais la poétique hugolienne. Le titre même de *Châtiments*, et l'idée première qui gouverne la composition et la rhétorique citationnelle du recueil procèdent de l'échange polémique avec Montalembert, à la Chambre des députés, le 20 octobre 1849, lorsque Montalembert déclara que les applaudissements avec lesquels les députés de la Montagne avaient accueilli son discours sur l'expédition de Rome étaient « son châtiment [50]». On pourra comparer la réplique immédiate que Victor Hugo lui apporte, devant l'assemblée, et la réponse poétique, qui sera écrite pendant la campagne d'écriture de *Châtiments*, en janvier 1853, et qui porte le titre trivial « A un qui veut se détacher » (*Châtiments*, V, 10) : « Toi, leur chef, sois leur chef ! c'est là ton châtiment . » Cette réplique véhicule les mêmes images de mort et de dégradation que tous les textes polémiques datant de l'année 1850, mais la poésie leur donne une ampleur et une gravité que ne comportent pas l'écriture journalistique, vouée à l'éphémère par sa périodicité quotidienne, ni même l'éloquence orale :

Homme fatal ! l'histoire en ses enseignements
Te montrera dans l'ombre
Comme on montre un gibet entouré d'ossements
Sur la colline sombre !

Il faut comparer cette conclusion du poème, où s'accomplit la désymbolisation du crucifix en gibet, où semble s'achever le travail obscur de la mort dans le langage, avec la réplique poétique à d'autres calomnies de Montalembert, datée du 23 mai 1850, et qui est construite sur un système de métaphores qui est la négation de ce travail, dans le poème même qui est porté, dans la violence de son énonciation, par cette dynamique de mort :

Oh ! je t'emporterai si haut dans les nuées,
Vipère, que […] tout s'évanouira.

Si ceux qui t'admiraient - car, vipère, on t'admire, -
Te cherchent au cloaque où tu crois t'abriter,
Il sortira de l'ombre une voix pour leur dire :
Un aigle a passé là qui vient de l'emporter[51].

Riposter au cynisme politique de Montalembert ou au cynisme rhétorique de Veuillot implique le risque de céder à cette dynamique de mort qui paraît toute-puissante au cours de ces mois où Victor Hugo fait l'apprentissage d'une violence encore supérieure à celle qui l'avait poursuivi pendant toute sa carrière. Ce que la poétique de l'exil apporte, c'est que Victor Hugo se sent la force de retourner au service des forces de vie ce cynisme rhétorique auquel en quelque sorte il se convertit - notamment dans les deux poèmes de septembre

[47] Voir *L'Univers* du 14 juillet 1850, cité à l'appel de note 18.
[48] II, 2, « L'autre président » .
[49] « A un martyr », I, 4.
[50] Voir *Actes et paroles*, *Œuvres complètes*, tome « Politique », Laffont, 1985, p. 216.
[51] *Dernière gerbe*, 127, *Œuvres complètes*, Laffont, « Poésie IV », p. 886.

1850 où il s'en prend à Veuillot. Au cynisme sordide du gueux Veuillot s'opposera dès lors la *parrhésia*[52] , la gouaille salvatrice du journaliste – celle de Jehan Frollo, le grand communicateur de *Notre-Dame de Paris*, et celle du « parvulus » parisien Gavroche. Au gueux Veuillot, qui ne connaît d'autre mère que l'Eglise et s'encanaille au cabaret s'oppose le gamin Gavroche, qui n'a de mère que la rue, mais, « si l'occasion se présente d'être enfant de chœur , il se peut qu'il accepte, et dans ce cas il sert la messe poliment. [53] » La *parrhésia* hugolienne est la voie d'accès à une « éthique de l'affirmation [54]» et ne saurait donc se réduire, comme le suggère Christian Chelebourg, à une définition restrictive du cynisme comme « parti pris de tout dire », et, plus encore, « volonté farouche de ne rien s'interdire »[55]. A la figure négative du journaliste gueux s'oppose l'image des « quatre prisonniers» à qui le poète fait l'offrande d'un poème : ce sont les journalistes de *L'Evénement* emprisonnés après un article sur le caractère sacré du droit d'asile. Et le poème repose sur une réversibilité du sordide en sublime, mais cette fois faisant le travail et le trajet d'une re-symbolisation orientée contre la destruction mortelle du langage :

Quand Jésus commençait sa longue passion,
Le crachat qu'un bourreau lança sur son front blême
Fit au ciel à l'instant même
Une constellation[56].

L'image peut paraître excessive et déclamatoire, eu égard aux destinataires et aux circonstances concrètes de leur emprisonnement, certainement moins cruelles que celles que connurent les déportés et les victimes d'arrestations arbitraires après le coup d'Etat. Mais l'image positive d'un journalisme engagé fait équilibre au déchaînement de haine dont Montalembert et Veuillot sont l'occasion. Elle est à interpréter en fonction du système d'images qui organise tout le recueil.

Cette mission de sauvetage du langage, qui est l'urgence première donnant l'impulsion à toute l'entreprise de *Châtiments*, commence donc par la dénonciation des perversions qui menacent la symbolique fondatrice de la « civilisation » et de la cité démocratique. Le symbole majeur en est l'eucharistie inversée dont nous avons vu qu'il sous-tend les invectives dirigées contre les soutiens du « parti catholique ». En fait il sous-tend le recueil tout entier, et très visiblement l'architecture du Livre 1 : de « Nox » 2 à I, 8 (« A un martyr ») en passant par I, 3 (« Approchez- vous ; … ») et surtout I, 8 (« Le Sacre ») , sommet d'intensité par la brutalité de l'invective : « Vends ton Dieu, vends ton âme » et l'alliance étroite du grotesque, de l'horrible et du sublime dans le trait final :

Satan tient la burette et ce n'est pas de vin
Que ton ciboire est rouge .

Mais « A un martyr», dont le cri « Ils vendent Jésus- Christ !» fait écho à l'interpellation adressée au prêtre coupable de sacrer des assassins, culmine dans l'horreur évoquée avec un luxe de détails insoutenables, en même temps qu'il pousse à l'extrême l'éloge de la parole sacrificielle : « Ceux vers qui cet apôtre allaient, l'ont égorgé.[57] » Cette attitude sacrificielle est commune à tous ceux dont la parole a une valeur et une efficacité : le poète lui-même, dans sa situation d'exil, la cohorte des « martyrs », et les quatre prisonniers. C'est elle qui distingue les « quatre prisonniers » des journalistes crapuleusement cyniques, comme elle distingue la *parrhésia* de Gavroche[58] des formations souterraines et monstrueuses de la pègre, et, plus encore, celle de l'immense Paris : « Ecce Paris, ecce homo »[59].

Le paradoxe d'une presse catholique, d'inspiration maistrienne et en même temps d'un cynisme populacier est assez propre au XIXe siècle. C'est le résultat logique d'une très longue évolution et de la rencontre

---

52 Sur cette notion essentielle au mythe de Paris chez Victor Hugo et à sa définition du cynisme, voir en particulier Jean Maurel, *Victor Hugo philosophe*, PUF, « philosophies », p. 10 et *passim*.
53 *Les Misérables*, IIIe partie, livre 1, ch. 9.
54 Jean Maurel, *loc. cit.*
55 *L'Imaginaire littéraire ; des archétypes à la poétique du sujet*, Nathan université, 2000, p. 177 et suiv.
56 *Châtiments*, IV, 12.
57 Sur les circonstances précises qui ont donné lieu à ce poème, né d'un article de journal, voir le commentaire de P. Albouy, dans son édition des *Châtiments*, *Œuvres poétiques*, tome II , Bibliothèque de la Pléiade, p. 960.
58 Un certain nombre des actes et des paroles de Gavroche, gamin des Lumières et casseur de réverbères, correspondent assez exactement à la figure hugolienne du journaliste. Il n'est qu'à voir avec quelle aisance il manie l'argot professionnel de la presse : voir IV, VI, 2 , « Où le petit Gavroche tire parti du grand Napoléon ».
59 C'est le titre de III, I, 10.

de facteurs idéologiques complexes. C'est ce qui explique le rôle central joué par les métaphores et par divers procédés rhétoriques employés dans la polémique de *L'Evénement* avec *L'Univers* dans la construction des *Châtiments*. Le double paradoxe d'une presse catholique émergente et d'une sacralisation de la démocratie naissante conduit à ne pas considérer les rapports de la presse et de la littérature en termes d'influence, et encore moins en termes de concurrence. La presse déstabilise la littérature, contrainte de se trouver de nouveaux modes de légitimation, d'une façon plus profonde qu'on ne pourrait le supposer. Il y a tout de même une spécificité de la presse catholique. On pourrait avancer, à titre d'hypothèse, que Veuillot (et après lui Montalembert) introduit – grâce à Joseph de Maistre, qui croyait que « le temps est quelque chose de forcé qui ne demande qu'à finir » - un nouveau rapport au temps, en principe interdit à la presse. Celle-ci, quand elle s'affranchit de l'éphémère, le fait ordinairement grâce à sa mémoire - ses archives : on sait que Girardin avait des dossiers sur tout ce qui comptait dans la société française du XIX[e] siècle. Avec lui, cette menace ressemblait parfois à ce que les spécialistes appellent du chantage. Veuillot n'avait pas tant de moyens : sans doute a-t-il participé à la curée contre Hugo, consistant à opposer constamment son passé à son présent. N'aurait-il pas remédié - et Montalembert après lui – à l'inefficacité de ce procédé, usé à force d'être repris, en introduisant dans la polémique la dimension de l'avenir ? Veuillot, puis Montalembert, font surgir dans la polémique l'idée d'un châtiment *post mortem*, qui permet de souhaiter que son adversaire non seulement meure, mais une fois mort meure une seconde fois et définitivement. Ne serait-ce pas de ce bord, et non du bord progressiste, que viendrait l'obsession de l'avenir écrasant le présent, qui marque si sensiblement les textes écrits pendant l'exil ? C'est bien en somme ce qu'avait compris la Clio de Péguy.

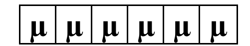
Jean- Claude FIZAINE , Université Paul Valéry Montpellier III

Complément de bibliographie.

Bibliographie générale

Textes connexes

Les Vents du Tombeau, les tables tournantes chez Victor Hugo, édition complète accompagnée de dessins spirites, La Licorne ailée, Clamart, 2002 (558 p., index).



De Jean-Claude Fizaine

Contributions à des ouvrages collectifs ou à des recueils

« L'argumentaire sur l'esclavage et la figure de l'esclave dans la fiction littéraire au XIXe siècle », *Esclavage et abolition ; mémoires et systèmes de représentation*, textes réunis et publiés sous la direction de Marie- Christine Rochmann, Karthala, 2000 (315 p.), p. 213 à 226.

« Journalisme et polémique religieuse : *L'Univers* et *L'Evénement* », *Presse et Plumes. Journalisme et littérature au XIXe siècle*. Textes réunis et publiés sous la direction de Marie- Eve Thérenty et Alain Vaillant, Nouveau Monde Editions, 2004, (583 p.), p. 241 à 260.

« Les obscurs linéaments de l'Etre ; vision et création chez Victor Hugo, les solitudes du ciel », *L'Œil de Victor Hugo*, Editions des cendres / Musée d'Orsay, Actes du colloque 19- 21 septembre 2002, Musée d'Orsay / Université Paris VII, présentation par Guy Rosa et Nicole Savy, 2004 (498 p.), p. 441 à 462, une ill.

« Modernité et tradition dans la définition d'une théâtralité idéale. Théophile Gautier critique de Victor Hugo », *Théophile Gautier et le théâtre*, colloque international, juin 2004, Montpellier, *Bulletin de la société Théophile Gautier* , n° 26, 2004, p. 109 à 123.

Articles (presse et revues) :

CR de : *L'œuvre de Victor Hugo entre fragments et œuvre totale*, Actes du colloque international, Copenhague 25 octobre 2002, recueillis et publiés par Hans Peter Lund, Etudes Romanes, 55,Museum Tusculanum Press, University of Copenhagen, 2003 (123 p.), dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2, 2005.

De Michèle Fizaine

« Procès de presse en 1850- 1851 : la défense de la littérature par Victor Hugo », *Presse et Plumes. Journalisme et littérature au XIXe siècle…*, p. 261 à 273.